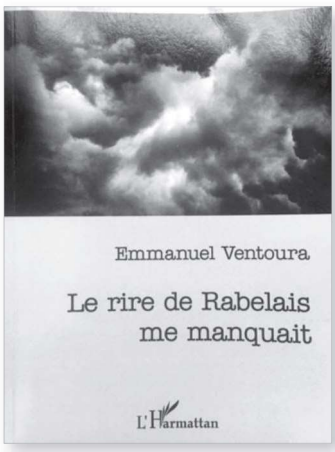
Nous avons lu

Emmanuel Ventura
Le rire de Rabelais me manquait
Paris, L'Harmattan, 2018, 307 p., 25 €



Le titre est déroutant et ne permet pas de rendre justice à cet ouvrage mémoriel, à travers lequel l'auteur revient sur les traces de son enfance, de sa famille, judéo-espagnole.

Emmanuel Ventoura a grandi à Marseille (huit ans en 1944) près du Vieux-Port, là où vivaient plusieurs familles venues de Turquie et de Salonique, au temps de l'Occupation allemande, des rafles, puis de la Libération. Il fait revivre les membres de *nosostros*, sa famille, ayant fui Salonique hellénisée ; sa mère, **Allegra**, partie pour un mariage arrangé, à Oran, avec un homme *si affetuoso*, mais qui mourut au bout de quelques mois. Elle rejoindra alors un de ses frères à Marseille, pour des secondes noces, avec **Moïse Ventura**, une mésalliance pour elle, un docker, illettré, mais « amoureux de l'instruction ». Allegra, toute sa vie, parlera pour le plus grand bonheur de ses enfants, un français mâtiné de mots judéo-espagnols, cette langue proche du castillan du 15e siècle, le *fragnol* …

L'auteur raconte l'inquiétude sourde, les caches, la peur, l'obsession d'être « pris », lors des rafles à Marseille en 1943. Sa tendre amitié avec sa petite voisine, Bella. Puis la Libération, et la joie, et la douleur aussi de ne pas retrouver celles et ceux qui peuplaient son monde d'enfant, d'avoir perdu Bella assassinée dans les camps, d'autres autour de lui.

Élevé dans une famille éloignée de la religion, mais pourvue d'un arrière-grand-père rabbin communiste (…), l'auteur plante la scène cocasse d'un repas de *Seder* improvisé à la demande instante de leur bienfaitrice catholique, qui voit d'abord en eux des Juifs, et donc forcément des pratiquants…Puisant dans sa mémoire, Moïse chantera pour la première fois de sa vie la *Haggada,* et la bienfaitrice, sous le coup des verres de vin qui accompagnent la cérémonie, se laissera aller à des souvenirs pas très catholiques…

Emmanuel Ventoura, devenu père, puis grand-père, continue d'être le « toi, mon roi, *ke no me manque* », le *chikitino* de sa mère, et vit entouré de ses fantômes, plongé dans l'interrogation sans fin du sort de Bella, de ses grands-parents, qu'il n'a pas connus, d'autres aussi : qui les a dénoncés ? pourquoi ?

Lui reviennent en tête toute une série de scènes de la vie quotidienne, où, tour à tour ses parents et leurs chamailleries incessantes, mais en *fragnol*, Tonton-parrain, son oncle typographe et ses sentences, sa tante Victoria qui parle toujours très bas parce qu'elle a peur de tout, la cousine Sounkhoula, veuve éplorée, ou Mme Assël, l'amie d'Allegra, ancienne actrice, *fan* des Fables de La Fontaine et de leur morale, plantent le monde vivant des judéo-espagnols de Marseille.

C'est après avoir milité à l'*Hashomer Hatzaïr*, qu'en 1957 Emmanuel Ventoura fera son *alyah*, et deviendra *kibboutznik* pendant sept ans, dans un *kibboutz* marxiste, spécialiste de l'élevage de cochons… Mais la France « et le rire de Rabelais » lui manquent, il rentre en France en 1964 : « Je suis devenu comme le voulait ma mère, un Français ». Mais ses chers fantômes ne le quittent pas, ceux qui ont survécu, et les autres. Il veut savoir, comprendre. Pourquoi ? *Joëlle Allouche Benayoun*

Patrimoine juif d'Avignon et du Comtat,
Collection Parcours du Patrimoine, 2019, 88 p., 8 €.
ISBN 978-2-36219-174-9.

Ouvrage réalisé par le Service de l'Inventaire général de la Région Provence-Alpes-Côte d'Azur à l'initiative de la Ville de Cavaillon ; texte d'Aurélie Bonan, photographies de Frédéric Pauvarel et Françoise Baussan ; cartes, plans et dessins de Sarah Bossy.

Voici un petit ouvrage, qui tient dans la poche, mais dont la richesse, la qualité iconographique et l'intérêt historique sont inversement proportionnels à sa dimension et à son prix. Conçu comme un « guide culturel », il propose la découverte du riche patrimoine mobilier et immobilier des « carrières », ces quartiers des villes d'Avignon, de Carpentras, de Cavaillon et de L'Isle-sur-la-Sorgue, où les Juifs qui avaient trouvé refuge dans les territoires pontificaux d'Avignon et du Comtat Venaissin (d'où leur apellation contemporaine de « Juifs du pape »), avaient été contraints de